

# LA CARTOGRAPHIE DU ROI NJOYA (ROYAUME BAMOUN, OUEST CAMEROUN)

## Représenter / traduire son espace-monde

par Alexandra Loumpet-Galitzine

Réseau Asie & Pacifique (FMSH-CNRS)

190-198, avenue de France

75648 PARIS CEDEX 13

loumpet.galitzine@gmail.com

---

*Vers 1912, durant la période coloniale allemande, Njoya, 17<sup>e</sup> roi des Bamoun, ordonne que soit dressée une carte de son royaume, dans l'Ouest Cameroun, puis de sa capitale fortifiée, Foumban. Plusieurs campagnes de relevés sont menées et les cartes, annotées en écriture bamoun inventée quelques années avant l'arrivée des Européens, achevées en 1920. Produits exceptionnels de la négociation entre représentations de l'espace-monde, ces cartes participent d'un projet de 'modernité' plus ample et sont analysées ici comme un élément de traduction, arène où un langage formel nouveau, à la rencontre de deux perceptions du monde, réinvente une dialectique d'assimilation et d'autonomisation. Leur destin enfin, paraît emblématique de la valeur accordée par l'Occident à l'appropriation de ses techniques et, plus généralement, d'une longue indifférence académique envers la cartographie non-occidentale.*

*Around 1912, during the German colonial period, Njoya, 17th King of the Bamun in West Cameroon ordered a map of his kingdom and its fortified capital, Fumban, to be made. Several surveys were carried out by the King and the maps were completed in 1920. They were annotated in Bamun, a writing invented just a few years before the Europeans arrived. As such, the maps constitute an extraordinary example of the encounter and negotiations between two perspectives of Oikoumenē representations but were also part of a larger project. They are analysed here as an aspect of translation, a major arena of encounter in which a dialectic of assimilation and empowerment comes into play. Their fate seems emblematic of the value the West has been giving to the appropriation of its techniques and, more generally, of a long history of academic indifference to non-Western cartography.*

Vers 1912, durant la période coloniale allemande, Njoya, 17<sup>e</sup> roi des Bamoun, ordonne que soit dressée une carte de son royaume dans l'Ouest Cameroun, puis de sa capitale fortifiée, Foumban. Les résultats des campagnes topographiques consistent en des cartes de la capitale et du royaume, achevées en 1920 et annotées en écriture bamoun.

Il est aisé de percevoir ce que cette simple énonciation comprend d'éléments signifiants : il s'agit en effet de cartes locales, produits d'une rencontre avec un mode de représentation occidental de l'espace, mais réalisées par une équipe exclusivement bamoun, établissant ses propres conventions topographiques et ses commentaires dans une écriture inventée quelques années avant l'arrivée des Européens. Le résultat, on le pressent, est différent de ce que serait une carte occidentale de la région, mais la définition de son « exactitude » et de son statut référentiel ne peut être mesurée qu'à l'aune de

son adéquation aux intentions auxquelles elle répond (Besse, 2008, p. 3) et qui ressortent essentiellement, ici comme ailleurs, d'une maîtrise du territoire à des fins politiques.

La spécificité de la cartographie bamoun tient probablement à ce que le politique est ici à la fois perçu en d'autres termes et à des niveaux entremêlés, qu'il soit destiné aux besoins intérieurs ou extérieurs. L'extérieur, redéfini par les puissances coloniales, apparaît au moins double, du proche étranger (les micro-États voisins) à l'étranger lointain, sinon des deux à la fois, stratégie régionale utilisant les nouveaux rapports de force. Les cartes du roi Njoya représentent ainsi un espace politique et culturel, affirmant une identité et une légitimité sur le sol, mais aussi un nouvel outil d'administration territoriale rapidement en concurrence avec l'administration coloniale. Dépossédées de leurs usages initiaux, les cartes du roi Njoya seront incluses dans une catégorie

générique de « dessins bamoun » et esthétisées. Elles apparaissent ainsi emblématiques de la valeur accordée par l'Occident à l'appropriation de ses techniques et, plus généralement, d'une longue indifférence envers la cartographie non-occidentale (Lefebvre & Surun, 2008, Lefebvre, 2009). Au mieux, ce désintérêt relève d'une méconnaissance dont les causes peuvent être analysées ; au pire, il assigne à la cartographie une valeur indicatrice d'un état de culture, assimilant là encore, l'ensemble des sociétés sans écriture à la préhistoire<sup>1</sup>.

Cet article voudrait donc revenir sur les cartes du roi Njoya comme produit et lieu de rencontre et de négociation. Outre qu'elle réaffirme la part culturelle, sinon ontologique, de toute cartographie, une telle approche la constitue comme un élément de *traduction*, arène majeure où se manifeste un langage propre, sinon une littérature (Harley, 1988, p. 130), et où se renouvelle une dialectique d'assimilation et d'autonomisation. Prétendant à, et réalisant effectivement, un syncrétisme de deux représentations distinctes de l'espace, le projet cartographique du roi Njoya entre de ce fait dans l'analyse des processus de transferts de savoirs, mais intègre également la cartographie dans le renouvellement des études sur l'écrit en Afrique (Ficquet & Mbodj-Pouye, 2009 ; Lefebvre, 2009).

## 1 Njoya et le royaume bamoun

Le royaume appelé aujourd'hui Bamoun, par une double déformation de *Pa-mom* (pluriel de *mom*) est le plus important des micro-États de l'ouest et nord-ouest du Cameroun (fig. 1). Sa superficie a varié entre 7 800 et 8 000 km<sup>2</sup>. Il comptait environ 70 000 habitants en 1902 dont 20 000 dans la capitale, Fouban.

Cette entité appartient à l'aire dite « Grasslands » par les Allemands ou « Grassfields » par les Britanniques sur la base d'une apparente homogénéité culturelle, plus forte cependant dans la culture matérielle et le système iconographique qu'au point de vue politique ou linguistique (Fowler & Zeitlin, 1996). Au-delà de leurs diversités intrinsèques, les quelque 250 peuples de la région ont mené une active politique de circulation de biens et de personnes et d'intenses compétitions internes.

Comme nombre d'États voisins le royaume bamoun remonte vraisemblablement au XVII<sup>e</sup> siècle, bien qu'à l'instigation d'une Académie Bamoun fon-

dée par le souverain Njimoluh Seidou, la date de fondation, empruntant à la chronologie européenne, ait été reculée vers un hypothétique XIV<sup>e</sup> siècle. Le phénomène, qui vise à intégrer une valeur exogène plus efficace, n'est pas anecdotique mais s'inscrit au contraire dans une longue tradition.

### 1.1 Une politique séculaire d'appropriation

Un processus d'appropriation structure le royaume bamoun dès son origine. Si le premier acte d'autonomisation est spatial, plaçant une rivière-frontière entre Nshare Yen et ses consanguins, il est également linguistique. La décision d'utiliser la langue du peuple vaincu des Mben marque la rupture vis-à-vis du lignage originel, et c'est justement pour avoir voulu chercher clandestinement des emblèmes royaux dans le royaume paternel, que le roi fondateur périt. Dès lors, ses successeurs érigent l'incorporation en signe de puissance et d'identité : rituels et emblèmes de sociétés secrètes, médecines de guerre ou de fécondité, mais aussi techniques spécifiques – fonte à la cire perdue, perlage etc. – constituent un stock symbolique dont la valeur dépend aussi bien de la nature du bien que du peuple chez qui il est emprunté. Le prestige du royaume dépend donc de son contrôle de l'hétérogénéité, et les grands rois sont célébrés en fonction de leur aptitude, par les armes ou la ruse, à accumuler et redistribuer un capital symbolique à l'échelle régionale.

Cette stratégie pluriséculaire précise le contexte dans lequel agit le roi Njoya (vers 1865-mai 1933) (fig. 2). Pour la première fois cependant, celle-ci est moins liée au destin des armes, vite comprises comme inopérantes face aux Européens, qu'à une maîtrise technique. Conjointement, cette politique d'appropriation se transforme. D'une part, elle intègre une nouvelle fonction : en sus de son usage interne, de son inscription dans la compétition symbolique interrégionale, elle est également destinée à prouver une qualité, sinon une similarité, au modèle européen. D'autre part, et avec une ampleur plus grande que dans le passé, la reconnaissance attendue des puissances coloniales autant que la personnalité du roi Njoya imposent une individuation, une prise de distance qui affirme la singularité des projets royaux. En conséquence, les diverses créations du roi Njoya se construisent à la fois par et contre leur modèle.

### 1.2 Mfon Njoya

*Mfon* Njoya accède au trône très jeune, vers 1887, en des temps troublés qui le contraignent à faire face

---

1 Par exemple dans Thrower N.W., 1999 (1972) *Maps and Civilization, cartography in Culture and Society*, 2nd ed., Chicago, The University of Chicago Press.

à deux guerres civiles et à d'encombrants alliés extérieurs, à l'exemple des Peuhls de Banyo. Son règne correspond à une période charnière qui, au tournant du siècle, voit entrer dans le royaume bamoun l'islam (vers 1894-1896), les premiers Européens (6 juillet 1902), le christianisme réformé (à partir d'avril 1906), une administration coloniale allemande (1903-1915), britannique (quelques mois entre 1915 et 1916) puis française (à partir de 1916) tour à tour militaire et civile. Mais c'est également une personnalité qu'il n'est pas exagéré de qualifier de hors du commun, par ailleurs contrainte d'affirmer sans cesse sa légitimité à régner. En diverses circonstances, cette nécessité l'oblige à inventer de nouvelles arènes d'accumulation symbolique. Et de fait, la liste de ses innovations est impressionnante : création d'une écriture, compilation d'une historiographie et d'une pharmacopée ; invention d'une langue secrète, le *shū mom* ; réformes diverses ; architecture ; chorégraphies ; introduction de nouvelles cultures et ferme expérimentale ; multiples innovations techniques ; religion syncrétique révélée... Énumération non exhaustive qui ne mentionne que les inventions réussies, omettant les tentatives avortées par interdiction de la puissance coloniale ou méconnaissance technique, mais qui rend compte de la diversité des intérêts du roi, secondé – et c'est là encore l'une de ses réussites – par une équipe de proches également talentueux.

Parmi ces inventions, l'écriture est probablement la plus importante, et en relation directe avec le projet cartographique royal. Inventée à partir de 1895-1896, sous l'influence des corans qui circulent dans le royaume depuis le règne précédent, elle compte sept étapes, traversées en l'espace de 25 ans, et correspondant au passage d'un système idéographique et pictographique, inspiré de l'iconographie commune à l'aire Grassfields, à un système mixte syllabique et phonétique. Les différentes versions intègrent également un signe diacritique *nzemli*, précisant la hiérarchie des signes dans la métaphysique bamoun (prédominance de l'animé sur l'inanimé, des personnes sur les animaux, des animaux sur les objets, des objets sur les idées...) et, plus tardivement, une notation des tons.

Les transformations des versions de l'écriture ont été influencées par la présence européenne, essentiellement missionnaire dans la capitale du royaume, l'administration militaire allemande se fixant à distance. Le rôle du pasteur allemand Martin Göhring de la mission de Bâle fut certainement déterminant, mais demeure mal connu. Göhring fit connaître l'écriture bamoun en Europe (Göhring, 1907). Quelques mois après l'installation de la mission, de nouvelles améliorations de l'écriture se succèdent rapidement : la

quatrième version de l'écriture, *Rii nyi mfa mfu* apparaît en 1907, suivie par une cinquième dès 1908, puis en 1910 par une transformation majeure, l'*Aka u ku ngungure*, caractérisée par une importante réduction de signes (de 205 signes à 80) et un graphisme cursif. Enfin, en 1918, apparaît *Aka u ku mfemfe*, version finale dont quelques déclinaisons sont encore lues aujourd'hui.

Au-delà des écrits divers, ce medium permet une maîtrise différente de la surface plane et en conséquence nombre de productions associées, de l'émergence de dessins à la cartographie. Les différentes étapes de l'écriture constituent également des éléments de datation des cartes ou croquis connus. Datations toutes relatives cependant, puisque des versions antérieures continuent d'être utilisées. Par ailleurs, l'écriture introduit une logique nouvelle, doublant chaque carte d'une seconde source d'informations en favorisant la pérennité et le commentaire. Aussi, élément singulier et spécifique, le projet cartographique du souverain est-il indissociable de la mise en place d'un système de communication plus vaste. L'utilisation de l'écriture bamoun, au détriment d'écritures européennes est en elle-même signifiante.





## 2 Le projet cartographique du roi Njoya

Plusieurs étapes semblent pouvoir être dégagées dans les cartes produites ou commandées par le roi Njoya. La première période concernerait des croquis établissant des itinéraires et des plans, postérieurs à la fin 1907, date à laquelle le cartographe allemand Max Moisel passe à Foumban (Nghonda *et al.*, 2005), rencontre le roi Njoya et recueille différents éléments d'histoire (Moisel, 1908). La seconde suivrait de peu le séjour à Foumban du géographe autrichien Paul Thorbecke et de son épouse Marie-Pauline en 1912.

### 2.1 Premiers levés


La première carte connue daterait de 1906 ; elle reproduit le chemin, en quatorze étapes – dont la partie finale au verso du papier – de la ferme royale de Mambuo au palais (fig. 3). Elle fut présentée au pasteur Göhring juste après l'installation de la mission protestante à Foumban et celui-ci en fait état dans une lettre datée du 29 juillet 1906. Les annotations sont cependant rédigées en *Mbima*, deuxième version de l'écriture bamoun utilisée vers 1898-1900 avant l'arrivée des Allemands, et non pas en *Ryi nyi mfa mfu* alors en usage. La version de l'écriture entre de fait en conflit avec la chronologie, et bien que Njoya puisse être un « autodidacte », selon le terme employé par Struck (Struck, 1908, Dugast & Jeffreys,

1950, p. 68), il est difficilement envisageable que la carte soit antérieure à l'installation des Européens : non qu'elle soit impossible dès l'invention de l'écriture, mais par ce qu'elle suppose déjà de sollicitation européenne de transcription géographique (Lefebvre, 2009, p. 16). Il est probable que le roi ait eu accès aux cartes employées par les premiers Allemands à partir de 1902. L'orientation générale vers le sud-est du plan – et malgré la possibilité qu'elle puisse être aléatoire dans ce cas – tend à conforter *a contrario* cette relative connaissance ; elle pourrait correspondre, par un mécanisme décrit plus haut et reproduit dans les cartes ultérieures, à une volonté délibérée d'écart du modèle européen. Un même phénomène est d'ailleurs à l'œuvre dans l'écriture ; s'inspirant de l'écriture arabe, dont le sens de lecture va de droite à gauche, le roi autorisera tous les autres sens à l'exclusion de ce dernier. L'utilisation d'une version antérieure de l'écriture serait ainsi délibérée, soit que le souverain « autochtonise » davantage le relevé, soit qu'il favorise l'usage d'une version idéographique employant des signes spatiaux couramment employés dans les Grassfields, et donc mieux inscrits dans un registre collectif.

Les légendes en écriture mbima sont devenues illisibles autour des années 1950, progressivement recouvertes par des versions plus efficaces, et donc particulièrement sujettes à caution. D'après la table synoptique proposée par I. Dugast (Dugast & Jeffreys, 1950, p. 73-99) et parmi d'autres exemples, les signes en haut à droite du plan,  signifient /roi/,  /palais/ et le signe circulaire rayonnant, qualifiant la périodisation et le nombre,  /marché/. On remarquera que le signe du royaume  est composé d'une base quadrangulaire, à l'instar d'une grande partie des signes se rapportant à l'espace, sur laquelle un losange est superposé (fonction royale, signe de hiérarchie).

En l'état, et malgré les compléments proposés par Struck dans le second schéma, ce tracé demeure d'une étonnante précision, dans l'ensemble plus importante que dans les cartes ultérieures.

Ce levé doit être rapproché d'un plan de la même période publié par Alfred Schmitt (1963/III, p 9) dont une copie existe dans le fonds photographique de l'ancienne Société des Missions Evangéliques de Paris (actuel Defap-SPM) (fig. 4). Il s'agit probablement d'un croquis de la ferme de Mambuo précédemment esquissé dans la carte, sans que cela puisse toutefois être confirmé. Les deux représentations différentes et leur similarité pourraient n'être due qu'au

schéma commun des habitations bamoun, mais la ressemblance d'ensemble et la version de l'écriture utilisée – *mbima* également – confortent cette hypothèse<sup>2</sup>. À l'extrême gauche de la figure 4, le signe  dénote le début des terres agricoles. D'autres plans et élévations d'habitations (Catalogue 1997), essentiellement de notables, seront réalisés par la suite. Le plus connu est celui de l'ancien palais, levé en 1918 par Nji Mama et Ibrahim Njoya (Labouret, 1935). Plus tardif, effectué à la suite de plusieurs campagnes de relevés du pays et de la capitale, il montre, par sa complexité et sa précision, la maîtrise acquise.

## 2.2 L'émergence d'un projet cartographique

C'est à partir de 1912, d'après les données recueillies par Idelette Dugast à Fouban dans les années 1940 (Dugast et Jeffreys, 1950), que le roi Njoya entreprend un projet cartographique de grande ampleur, la carte du royaume. Les données manquent pour comprendre l'origine de cette décision qui ne peut relever que d'une volonté royale – toute la terre et tout pouvoir de décision appartenant au roi – ; et doit être probablement rapprochée de contacts avec les géographes Moisel et Thorbecke. Le souverain semble avoir pris la mesure de l'intérêt d'une représentation fixant son emprise sur le territoire et permettant la gestion future des conflits lignagers. À la même époque en effet, il réforme progressivement son administration, crée des registres de naissance, de décès, de litiges domaniaux. Le projet cartographique s'inscrit ainsi dans un vaste mouvement d'adaptation du royaume à une perception bamoun de la modernité européenne.

### 2.2.1 Relevés topographiques de la carte du royaume

En 1912, le pays bamoun connaît calme et prospérité. La présence allemande est peu contraignante, éloignée du palais : le roi Njoya peut donc s'absenter de sa capitale et en confier la tutelle à la reine-mère. Des fragments de correspondance en écriture bamoun attestent du maintien régulier de contacts. La même année le palais brûle, et sa reconstruction prend plusieurs mois.

La première campagne de levés topographiques a lieu entre avril et octobre 1912. Le roi accompagne les déplacements d'une équipe d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles nombre de collaborateurs ayant pris une part active dans l'invention de l'écriture : Nji Mama Pekekue qui assure la coordina-

2 À moins que, à l'exemple du levé précédent, l'usage du *mbima* « antidate » volontairement le plan, auquel cas il inclurait les transformations de la ferme de Mambuo.

tion de l'ensemble, son frère Ibrahim Njoya (fig. 5), inventeur d'une tradition de dessins bamoun, mais aussi Laponte Meku, Kpumié Petro, Njikam Salomon, Nji Mantum, Kpumie Benjamin, Thomas Njoya, Mvü Derema<sup>3</sup>. Une partie d'entre eux sont des chrétiens, proches de la mission et ayant la maîtrise de l'allemand. À chaque étape, défricheurs et guides se joignent au convoi. Un carnet de route conservé par Nji Mama et étudié par I. Dugast, recense 54 étapes nécessaires à la couverture des 2/3 du pays, de Mantum à Massangam, la vallée du Noun, les massifs du Mbapit et du Nkogam, puis du Mbam et enfin par la piste de Koupa-Matapit vers Foumban (Dugast & Jeffreys, 1950, p. 70). Il mentionne également les conventions topographiques élaborées à l'occasion, ainsi qu'un code de couleurs partiellement respecté dans les cartes ultérieures.

Noir (crayon à papier, encre)	Tracé des pistes, annotations
Vert	Rivières
Jaune	Certaines rives
Rouge (traits hachurés ou tirets)	Limites domaniales, de village
1 flèche (selon direction de la piste)	Régions plates
2 flèches	Sommet des collines

Le matériel utilisé est principalement européen : papier, cahiers, crayons de couleurs, montres, ont été acquis auprès du comptoir de la Mission de Bâle ou de Habish, premier commerçant allemand installé dans la région.

De la même façon, des consignes précises sont édictées, particulièrement pour le relevé des pistes et du relief, des carrefours et emplacements de marchés hebdomadaires – la semaine bamoun comptant huit jours – mais aussi des cases et ruines, forêts et palmeraies, et enfin des limites des villages. Les rivières jouent dans ce cadre un rôle fondamental de bornage : les gens de l'autre rive ne peuvent prétendre à la succession dans le lignage. Elles sont donc soigneusement reportées.

Interrompue par la maladie et le décès de la reine-mère, puis une année de deuil et la Première Guerre mondiale, les levés du tiers manquant du royaume sont achevés en 1920. À cette date, le contexte politique s'est dégradé. Le roi Njoya fait face à des tensions de plus en plus nombreuses avec l'administration française en place depuis 1916, qui culminent en décembre 1919. Il s'est par ailleurs converti à l'islam, après une longue période d'intérêt pour le protestantisme suivie, en 1915, par une tentative d'établissement d'une religion syncrétique, *Nuet Kuete*. Les cartes du royaume rendent compte de ces changements.

## 2.2.2 Une étape intermédiaire : les cartes de la ville de Foumban

L'interruption des levés dans le royaume bamoun ne met pas un terme au projet cartographique du roi. Entre 1916 et 1918, première période de la présence française, le souverain fait effectuer des relevés de la capitale, Foumban, en même temps qu'il commence à élever un palais de style mi-européen, mi-« mauresque ». On sait peu de choses des conditions de travail ou des consignes données, sinon que les conventions utilisées lors des levés de la carte ne sont que partiellement reprises.

Plusieurs cartes sont répertoriées dans différentes collections, publiques ou privées. Elles ont notamment été reproduites par Labouret (1935, p. 110) puis Savary (1977, p. 126), telles que celle étudiée plus bas et qui provient des collections du Musée d'ethnographie de Genève (fig. 6). La plus ancienne mention d'une carte de la ville et du royaume, d'une dimension de 21 x 29.5 cm, concerne celle jointe par le roi Njoya à la lettre envoyée au souverain britannique, probablement réalisée au tout début de l'année 1916 (Bassett, 1998, p. 44, fig. 3.19). Réalisée lors de l'interruption des levés du royaume, elle est caractérisée par la place centrale accordée à la capitale, vers laquelle convergent toutes les routes. La forme générale des fleuves-frontières et de la ville est circulaire.

Généralement orientées vers le sud-est, les différentes versions de la carte de la capitale peuvent être distinguées par la nature des précisions portant sur la répartition interne en quartiers et plus généralement des différents éléments constitutifs de l'espace habité (palais royal, rivières et ponts, limites des lignages princiers).

La capitale est enceinte de fossés (nsom) profonds de 5 m pour freiner la progression des cavaliers Chamba, creusés à distance les uns des autres par différents rois successifs. Ils sont représentés par des lignes rouges continues (fig. 6). À partir du roi Mbuembue, les fossés sont renforcés par une muraille de terre, rendue par des pointillés noirs et rouges dans la carte du royaume présentée plus bas (fig. 7). Cette double enclosure est fondamentale dans la perception bamoun d'un espace domestiqué opposé à un extérieur dangereux et par essence impur ; l'entrée de la ville, comme le franchissement des fleuves, étaient soumis à un rituel de purification. L'ensemble des lieux contrôlés est généralement représenté – comme dans les deux premières versions de l'écriture, *lewa* et *mbima* – par une forme circulaire fermée, avec d'éventuels rayons évoquant les

3 Mais aussi Nji Mbuem, Ajuenpam, Pamena Njimonkie, Laem Saasa, Manga, Nsangu Nkena, Puentane, Kuotou Mengam, Munuo Mbuonjo, Nkuandu Jacob (Dugast & Jeffreys, 1950, p. 69)

portes (☼ /capitale/), le point central désignant le palais. Foumban était divisée en huit grands quartiers (traits continus rouges sur la figure 6) eux-mêmes subdivisés en lignages (traits continus noirs) dont les chefs étaient responsables des huit portes d'entrée de la cité. Enfin, le palais, situé au centre de la capitale est représenté sous la forme d'un espace rectangulaire, souligné par un trait rouge qui désigne sa fonction de lignage central et ordonnateur ; les rivières sous forme de lignes ondulées. Il est probable, mais non vérifié, que les domaines des chefs principaux de lignages, situés dans les bas-fonds de vallées, soient symbolisés par des encerclements non réguliers dans la carte reproduite ici et que les raphiales et forêts-galeries le long des rivières apparaissent en nuages de pointillés. Il est également possible de remarquer le drapeau français signalant l'édifice de l'administration coloniale non loin du palais, indiquant que cette carte est postérieure à mai 1916. Cette représentation conventionnelle des différents espaces provient d'un registre de formes plus ancien, représenté sur des supports variés, laissant supposer l'existence de cartographies endogènes parallèles.

### 2.3 Autres systèmes de représentation de l'espace

Au-delà des signes réemployés dans l'écriture, dernière venue des systèmes de communication graphique, ce registre de formes a été utilisé, entre autres, dans les étoffes dites *ndop* (*ntieya* en bamoun), textile de coton bichrome obtenu par réserve de ligatures de raphia. Longtemps exclusivement fabriqués dans la région de Wukari (Nigeria) et jouissant d'un grand prestige à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les *ndop* ont peu à peu été réalisés par certains groupes des Grassfields avant que le roi Njoya ne crée son propre atelier.

La récurrence des motifs des étoffes *ndop* ainsi que les modalités conventionnelles de leur agencement ont été interprétées à diverses reprises comme une cartographie. Plus précisément, les enquêtes menées en pays bamoun par Paul Gebauer (Gebauer, 1979) à partir d'un *ntieya* réalisé à Foumban ont permis de l'identifier comme un plan du palais et de repérer différentes catégories de signes : quadrangulaires (« quartiers » du palais), triangulaires (maisons des épouses royales, cases des sociétés secrètes). Le symbole circulaire central a été explicité comme celui des « quartiers privés du roi » et il est entouré de signes également circulaires intégrant un motif cruciforme divisant l'espace interne de la « chefferie ». Ces signes sont reproduits sur une étoffe rectangulaire, composée de plusieurs pièces quadrangulaires cousues ensemble et repré-

sentant le territoire du royaume. Une telle hypothèse est confortée par l'usage des *ndop/ntieya* dans l'ensemble des Grassfields, où ils servent à désigner l'espace royal, y compris dans leurs usages contemporains où les motifs du *ndop* sont peints sur les murs de nombreux palais. Chez les Bamoun, le *ntieya* est encore utilisé par les membres des lignages princiers, mais aussi pour délimiter l'espace exclusif réservé au roi ou aux sociétés secrètes hors du palais, et les rois ont longtemps été enterrés enveloppés de cette étoffe.

La signification des signes n'est cependant pas univoque. Les losanges, par exemple, sont également susceptibles d'être interprétés comme la représentation stylisée du crocodile ou du lézard, les limites entre les signes, comme des ocelles de léopard. Une telle interprétation n'est pas incompatible avec la précédente : des lieux sont personnifiés par des symboles zoomorphes précisant le statut des maîtres de la terre. Ainsi, nombre de terres domaniales sont contrôlées par des princes de sang dont le symbole est le lézard et toutes les terres appartiennent au roi, représenté par le léopard.

Ces représentations de l'espace, de la nature des lieux, offrent le cadre nécessaire à une réinterprétation des catégories de l'espace utilisées dans les cartes bamoun.

## 3 La carte du royaume : éléments d'analyse

### 3.1 Les cartes du royaume

Plusieurs cartes du royaume sont aujourd'hui connues, d'époques et de statuts différents. À ce jour cependant, les différentes cartes détenues dans diverses collections au Cameroun et en Occident n'ont pas été répertoriées. À partir de 1924, date de démantèlement du royaume et de l'assignation à résidence du roi dans sa propriété de Mantoum, puis de 1931 lors de l'exil du roi Njoya à Yaoundé et après sa mort, le 30 mai 1933, de nombreuses reproductions de la carte seront effectuées par le dessinateur et proche collaborateur du roi, son homonyme Ibrahim Njoya, parfois sur commande européenne. L'analyse des statuts des exemplaires connus est de ce fait, et malgré tout son intérêt, difficile à effectuer, et l'analyse préliminaire qui suit a été faite à partir de l'exemplaire le plus fréquemment reproduit, déposé en 1966 par le pasteur Rusillon au Musée d'Ethnographie de Genève (fig. 7). Œuvre du dessinateur et topographe Ibrahim Njoya, datée des « environs des années 20 » cette carte réalisée sur plusieurs feuilles de dessin collées (Savary, 1977, p. 128) synthétise les levés réalisés en trois

campagnes distinctes (1912, 1916-18 pour la ville de Foumban, 1920). Sa description a été notamment faite par Cl. Savary (1978) et Thomas Bassett comme l'affirme Bassett (Basset, 1995).

D'autres versions existent pourtant, dont l'une, conservée à Foumban, est caractérisée par une attention plus poussée aux régions entourant les deux monts centraux. La carte du royaume est intitulée, d'après Dugast (1950, p. 68), *lewa ngu*, le « livre du pays ».

### 3.1.1 Structuration de l'espace

Le système de représentation bamoun de l'espace assigne sans surprise une forme plus ou moins quadrangulaire au pays bamoun : il ne s'agirait donc pas d'une extension du royaume vers des zones convoitées comme l'affirme Bassett (Bassett, 1998, p. 43). L'élément intéressant réside cependant dans les aménagements apportés, méandres des fleuves-frontières ou escarpements des montagnes, tous écarts qui, à partir d'une forme de base bamoun conventionnelle, tendent à l'intégrer dans une observation scientifique de l'espace.

La carte est orientée ouest-est, proposition explicitant la perception générale de la situation du royaume par les Bamoun. La langue bamoun utilise en effet différents préfixes de situation et de localisation topographiques, souvent liés au corps humain, et notamment les préfixes *nku* (de *nkutu*, « vers le haut de la tête ») pour signifier l'orientation du bas vers le haut ; *ma* (de *magnit*, « vers le bas du corps ») de haut en bas, *mfe* pour connoter la proximité ; *nji* (littéralement « au-delà de la rivière ») pour l'éloignement. Avant d'être fixés par l'administration coloniale, les noms de lieux étaient ainsi déterminés par la situation du locuteur – le point de référence fondamental restant, dans la capitale comme à l'extérieur du royaume, le palais royal – mais aussi bien les ethnonymes des peuples voisins : *Pa Nkutu*, les « gens d'en haut » qualifient les chefferies des hauts-plateaux aujourd'hui dites Bamileke, au-delà du fleuve Noun ici placé à l'ouest (haut de la carte) ; *Pare magnit*, les « Pare d'en bas » désignent les envahisseurs Chamba venus du sud-est (bas de la carte).

Dans cette perspective, la taille exagérée de la capitale dans la carte ne symboliserait pas seulement son importance strictement politique, mais sa position fondamentale de structuration de l'espace entre les parties hautes – « publiques », ouvertes à la conquête – et basses – cœur historique, lieux

sacrés<sup>4</sup>. À cette raison essentielle s'ajoute sans doute une volonté de restitution, par inclusion de l'une dans l'autre, des cartes de la capitale réalisées quelques années auparavant, ce qu'une réduction n'aurait pas permis. Le palais est ici encadré par un double trait rouge qui souligne sa position proprement cardinale. La représentation de la ville de Foumban dans la carte du royaume diffère cependant de la carte de la ville reproduite plus haut (fig. 6), notamment dans la répartition de l'espace et le code des couleurs employées.

Le contraste graphique entre zones vierges et zones de peuplement dense que Bassett interprète comme une volonté de marquer la puissance royale et l'unité du pays (Bassett, 1998, p. 43), s'inscrit également dans la représentation, conforme à l'histoire du royaume et aux politiques d'installation des lignages et peuples soumis, d'un espace-monde fondé sur une relation d'opposition entre la capitale et le « cœur du pays » (*shishet ngu*), axe historique de fondation du royaume situé sur l'axe le plus dense d'occupation au sud de la ville et jusqu'au fleuve Mbam, et le reste du royaume. Réunis, le cœur du pays et la capitale totalisent environ 400 km<sup>2</sup> mais près de 573 lignages sur 701. Les enquêtes menées par Claude Tardits au début des années 1960 ont démontré l'inscription de l'histoire des collectivités lignagères dans l'espace par un mouvement centrifuge qui repousse toujours vers les périphéries des domaines les fils des anciens chefs, progressivement remplacés par les enfants du chef du lignage (Tardits, 1980, p. 401-423).

Les marches du royaume ont, quant à elles, été pourvues par les souverains successifs de lignages surveillant les frontières. On remarquera le rôle des fleuves pour marquer les frontières, déjà évoqué : à l'inverse des monts du Mbam à droite, sur lesquels le dessinateur Ibrahim Njoya figure le symbole des limites, les fleuves n'ont pas besoin d'être renforcés par un tiret rouge discontinu.

De fait, le traitement des fleuves-frontières (Mbam et Mvi, Noun et Mapé) est également opposable au réseau symétrique des rivières, dessinant des rectangles intérieurs. Cette différence paraît répondre à deux fonctions distinctes. L'une symbolique, matérialise et individualise l'espace-monde bamoun des pays voisins, dont la plupart, notamment à l'ouest, sont composés de peuples repoussés au-delà des limites du royaume. La seconde fonction remplit un

4 L'organisation de l'ancien palais royal, de forme rectangulaire, reproduisait également cette bipartition entre le haut public (salles d'audiences, cours de réception) et le bas privé, réservé au souverain (Tardits, 1980). Cette même organisation de l'espace se retrouve dans les lignages princiers.

double usage foncier : elle isole et nomme les terres des lignages pour protéger les frontières des incursions voisines, elle découpe de façon administrative les différents domaines et signale leur titulaire. À cette échelle, la carte comme seul instrument de gestion du territoire s'avère insuffisante et doit compter sur le système « coutumier » de marquage des limites et les registres administratifs établis à la même époque et conservés au palais. Un cliché pris le 25 mai 1917 (fig. 8), montre le roi Njoya « dans son cabinet de travail » avec, posés devant lui, à la fois des registres en écriture bamoun et des cartes européennes, probablement celles de Moisel.

Enfin, la carte recouvre le monde souterrain des morts et des ancêtres, que seul le souverain légitime peut maîtriser : c'est un espace sacré. Lacs, volcans, forêts sacrées constituent autant de dangereux points de rencontre, un entre-deux sur lequel, dans la conception bamoun, marche inlassablement un insaisissable grand dieu. Représenter au centre du royaume les monts volcaniques Mpabit et Nkogham, auxquels s'attachent nombre d'interdits et de craintes, souligne donc à la fois la légitimité royale sur les deux territoires superposés, et la capacité du roi à intégrer le caractère sacré de l'œkoumène bamoun dans une description rationalisée, occidentalisation, de l'espace.

### 3.1.2 Toponymes et légendes

La carte du roi Njoya comprend deux types distincts de signes : des symboles cartographiques, des toponymes et des légendes en écriture bamoun.

Les différents symboles graphiques utilisés établissent un système conventionnel de notation. La plupart des cartes du royaume les utilisent en totalité ou en partie, d'autant mieux sans doute que le dessinateur Ibrahim Njoya avait l'habitude de travailler avec des calques. Certaines cartes possèdent d'ailleurs une légende dans le coin inférieur gauche, précisant les symboles utilisés (étoile, croissant de lune, etc.) ; tous ne sont pas connus ou explicites. Suivant le tracé des pistes, les zigzags signalent les rivières traversées, les doubles traits, les embranchements. Les dénivelés sont également représentés : régions plates (T), collines (deux rangées de T), ainsi que le couvert forestier (Y). Les cercles apparaissant sur le chemin pourraient être les emplacements de marchés hebdomadaires. Lacs, îles, confluent de rivières sont également soigneusement représentés, notamment en bas à droite de la carte. Enfin, un dernier contraste joue sur la couleur et la nature des instruments de dessin employés : encre noire plus ou moins appuyée ; encre rouge des

limites domaniales (tirets) – le rouge est d'ailleurs couleur royale – ; crayon vert employé pour le remplissage des montagnes ; crayon bleu pour le confluent Mbam et Mapé (où se trouve la « résidence de campagne » du roi Njoya, Mantoum), crayon à papier.

Il est également intéressant de noter la flèche reliant le soleil couchant et levant à travers toute la carte : plus encore que les autres codes conventionnels, elle atteste d'une référence aux cartes occidentales et place de fait ce projet cartographique dans un rapport d'équivalence technique et scientifique avec les cartes européennes. Cette rationalité exogène est contrebalancée par son équivalent bamoun, dans une exposition parallèle de deux ordres de savoirs.

Les différentes annotations de cette carte sont réalisées en *Aka u ku mfemfe*, septième et dernière version inventée en 1918. Contrairement aux premières versions sélectionnées dans les itinéraires – la « modernité » de la carte jouant alors sur son antériorité présumée – cette concordance entre l'émergence d'une version complétée de l'écriture et la finalisation de la carte l'ancre dans la plus immédiate contemporanéité. Les relations entre versions de l'écriture et modes de représentation varient en fonction des usages et destinataires, et sont instrumentées comme telles.

Le texte des médaillons de la carte du Musée d'Ethnographie de Genève a pu paraître parfois elliptique à ses commentateurs. Il atteste d'un savoir empirique fondé sur l'ordre cyclique des saisons : « Là où la pluie commence » (médaillon de gauche), « Ici, c'est la fin de la pluie, à droite, en pays bamoun » (à droite) ; à côté du croissant de lune, l'étoile simple, à l'ouest (en haut de la carte) est désignée comme celle « qui mendie du *pèn* », étoile du soir apparaissant à l'heure approximative où les femmes préparent la nourriture de base (*pèn*) ; l'étoile avec une queue, anciennement aperçue par les guerriers (en bas de la carte) se nomme « Si nous allons à la guerre cette année, nous vaincrons » ; enfin, en bas de la carte, l'étoile du matin est dénommée « l'étoile de la guerre » (Savary, 1977, p. 129, d'après J. Rusillon). Déjà représentées dans différents calendriers bamoun dès le début des années 1910<sup>5</sup>, ces données associent espace et temporalité, et lient également événements naturels et présages.

Les 1530 toponymes (Dugast & Jeffreys, 1950, p. 68) n'ont pas été transcrits. Un travail reste à faire pour les comparer aux noms de lieux fixés par les administrations coloniales et mesurer les éventuels écarts.

5 Le musée du Palais de Fouban possède également un agenda du roi Njoya pour l'année 1911.



### 3.2 Fonctions et usages en transformation

En l'état de nos connaissances, le projet cartographique du roi Njoya s'étend sur une période de douze ans. Affirmation d'un contrôle du territoire dans une perspective de continuité dynastique, ce projet apparaît de longue durée à l'échelle du règne du roi, mais à usage relativement bref, rapidement contrôlé par l'administration coloniale. Dans la littérature coloniale française, le roi Njoya est en effet présenté comme le contraire d'un précurseur : le parangon du « potentat nègre ». Dans cette perspective, les cartes furent-elles aussi, pour le roi Njoya, des éléments d'une stratégie d'« empowerment » (Hirt, 2009, p. 175) ? Probablement. À une première époque de la rencontre avec le monde européen succède une période de confrontation directe, et la carte est finalisée alors que le pouvoir du roi sur son territoire est déjà considérablement restreint. L'enjeu politique des cartes et de la topographie devient alors évident, marqué par un caractère d'urgence.

Cette dimension politique de la topographie est évoquée dans une histoire couramment rapportée à Foumban. Au milieu des années 1920, l'administration française entreprit une restructuration de la capitale, et eut le projet de réduire la superficie du palais. Elle envoya en mission un topographe douala qui deviendra une personnalité politique influente, Paul Soppo Priso. Celui-ci prévint le roi Njoya, contrariant ainsi le projet colonial. Njoya remercia son allié en lui accordant significativement, et pour la première fois pour un non-bamoun, le titre de *nji* (prince).

La cartographie bamoun ressort ainsi, pour reprendre de Michel de Certeau, d'un espace des positions, itinéraire privilégiant les parcours et les passages (Jacob, 1996, p. 390-391). Loin d'être une *mimesis*, elle serait alors l'incarnation d'une ontologie en transformation, fondamentale dans une politique séculaire d'appropriation. Le roi est seul en mesure d'articuler une discursivité en mouvement, à portée intérieure et extérieure. Le paradoxe tient pourtant au fait que cette représentation cartographique endogène normalise l'espace et le désacralise conjointement : l'exceptionnel devient conventionnel, contestable, politiquement saisissable.

Potentiellement contre-hégémonique, cette représentation d'un espace politique est contrée par l'administration française. Dès le début des années 1920, l'écriture bamoun est interdite, le roi assigné à résidence puis exilé. Ce démantèlement du royaume favorise la naissance d'une tradition de dessins bamoun, inventée par le topographe Ibrahim Njoya

(Loumpet-Galitzine, 2001) et encouragée par les Français dans le cadre d'une politique plus globale d'exotisation des réalisations du souverain. Dans ce cadre, les inventions royales deviennent autant d'expressions de « l'orgueil infini » d'un roi convaincu à tort d'être l'égal des Européens (Tardits, 1980, p. 1002). Une fois intégrées parmi les dessins, les cartes deviennent moins des outils politiques que des objets ethnographiques ou esthétiques. Significativement, des cartes royales sont exposées à la fin des années 1930, parmi d'autres dessins<sup>6</sup>, dans le musée des Arts et Traditions Bamoun, ancienne collection privée d'un opposant au roi reprise par l'Institut français d'Afrique noire, et c'est d'ailleurs sous le nom de leur illustrateur qu'elles entrent dans les collections européennes. À la même date, Njimoluh, successeur du roi Njoya, pose dans le musée de regalia créé par son père devant une carte européenne attribuée à Moisel (Bassett, 1998), peut-être celle de la figure 8 : Musée contre musée, dans les deux cas l'efficacité performative de la carte du roi Njoya est occultée au profit d'un statut de trophée – de la « primitivité » de l'un, de la « modernité » de l'autre. Mais cette exposition assigne également à la carte allemande une fonction commémorative de la période de relative indépendance pendant laquelle un projet cartographique endogène était encore possible.

À partir de la fin des années 1920 et probablement en réaction à la perte d'autorité royale, le cadre de la carte s'impose comme un élément graphique de plus en plus important. Il n'a probablement pas vocation décorative à l'origine : outre qu'il donne autonomie, autorité et présomption de réalité à la carte, le cadre utilise des thèmes iconographiques traditionnellement réservés aux souverains, réaffirmant ainsi, en sus de l'écriture, l'identité de l'initiateur à l'usage exclusif des *lecteurs* Bamoun, agissant de fait comme une signature. Il n'est pas sans ironie, au regard de l'analyse qui précède, que ce cadre richement orné devienne progressivement un élément d'appréciation de la valeur esthétique de la carte.

En dernière analyse, l'étude des cartes du roi Njoya peine à restituer ce qu'elles ont de proprement singulier. Plus encore que l'écriture, la carte occidentale impose des normes de représentation que le roi Njoya et son équipe ont traduit à leur façon, à la fois en termes d'adéquation au registre de perception de l'espace-monde bamoun et de fonction. Négociation permanente de l'un avec l'autre, avec ce qu'elle laisse supposer de tensions et de ruptures, mais également d'améliorations, dans une perspective bamoun, par accumulation entre deux ordres de représentation et de figuration. Le résultat final est pleinement une *carte*

6 Représentations de chasseurs, de danseurs, de techniques (forge, poterie, tissage...), portraits de rois...

*bamoun*, dans l'acceptation occidentale du terme, aussi bien qu'une synthèse entre les catégories distinguées par Bassett dans sa classification des cartographies africaines : à la fois carte cosmographique et mnémonique et carte africaine sous influence européenne (Bassett, 1998, p. 24). Une totalité, donc.

Cette étude ne constitue cependant qu'une première approche et de nombreux points mériteraient d'être précisés. L'un des plus intéressants réside dans la description par Njoya de son projet cartographique. Curieusement, et contrairement à d'autres inventions abondamment explicitées, aucune mention des cartes et des missions de relevés ne figure dans ses différents écrits traduits, dont l' « Histoire et coutumes des Bamoun » publiée par le pasteur Henri Martin (Martin, 1950). Il est certes possible que des mentions existent

dans des versions antérieures de l'écriture, ou dans sa version secrète, le *shù mom*, mais d'autres hypothèses paraissent plausibles. L'une d'elles serait liée à une forme d'autocensure du roi à partir des années 1920, alors que ses écrits, transcrits en écriture alphabétique, parviennent contre son gré aux différents tenants de l'ordre colonial (mission protestante, poste administratif). La seconde porte sur d'éventuelles omissions du pasteur Henri Martin ou des traducteurs bamoun qu'il coordonne à la fin des années 1940, dont certains ont pris part à la cartographie du royaume (Loumpet-Galitzine, 2006, p. 21-22).

Dans tous les cas, cette singulière « absence » ne paraît guère correspondre à l'ambition de ce qui ne peut se concevoir que comme un véritable projet cartographique.

## Bibliographie

- Bassett T.J.**, 1998, « Indigenous Mapmaking in Intertropical Africa », dans Woodward D, Lewis M. G. (éds.) *The history of Cartography in the Traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies*, volume 2, Book 3, Chicago, U. of Chicago Press, p. 24-48.
- Dugast I, & Jeffreys M.D.W.**, 1950, *L'écriture des Bamun – sa naissance, son évolution, sa valeur phonétique, son utilisation*, Mémoires de l'Institut Français d'Afrique Noire.
- Ficquet E., Mbodj-Pouye A.**, 2009, « Cultures de l'écrit en Afrique. Anciens débats, nouveaux objets », *Annales. HSS*, 64, 4, p. 751-764.
- Fowler I., & Zeitlin D., (eds.)**, 1996, *Intersections between History and Anthropology in Cameroon*, Oxford, Berghahn Book.
- Gebauer P.**, 1979, *Art of Cameroon*, Portland Art Museum.
- Göhring M.**, 1907a « Die Bamum schrift », *Evangelischer Heidenbote*, 80.
- Harley B.H.**, 1988, « Maps, knowledge and power », dans Cosgrove D & Daniel S., éds., *The Iconography of Landscape*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 277-312.
- Hirt I.**, 2009, « Cartographies autochtones. Éléments pour une analyse critique », *Espace géographique* 2009/2, 38, p. 171-186.
- Jacob C.**, 1992, *L'empire des cartes*, Paris, Albin Michel.
- Lefebvre C, Surun I.**, 2008, « Exploration et transferts de savoir : deux cartes produites par des Africains au début du XIX<sup>e</sup> siècle », *Mappemonde*, 92, 2008, p. 17-21.
- Lefebvre, C.**, 2009, « Itinéraires de sable. Parole, geste et écrit au Soudan central XIX<sup>e</sup> siècle », *Annales HSS*, 64, 4, p. 797-824.
- Loumpet-Galitzine A.**, 2001, « Ibrahim Njoya : Maître du dessin bamoun », *Anthologie de l'Art en Afrique au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Revue noire éd.
- Loumpet-Galitzine A.**, (textes présentés et annotés par) 2006, *Njoya et le royaume bamoun, Les archives de la Société des Missions Evangéliques de Paris (1917-1937)*, Paris, Karthala.
- Moisel M.**, « Zur Geschichte von Bali und Bamum », *Globus*, XCIII, 1908, p. 117-120.
- Nghonda J.P., Kah E. Fang, Saha Z., Mesmin Tchindjang**, 2005, « Pioneer work of German cartographer, Max Moisel in Cameroon : An assessment of the colonial era mapping contribution », *International Cartographic Conference*, July 9-18 2005, at Coruña, Spain. [http://icaci.org/documents/ICC\\_proceedings/ICC2009/html/nonref/7\\_8.pdf](http://icaci.org/documents/ICC_proceedings/ICC2009/html/nonref/7_8.pdf)
- Njoya I.**, 1950, *Histoire et coutumes des Bamoun*, traduction du pasteur Henri Martin, Mémoires de l'IFAN, Série Populations n°5.
- Savary C.**, 1977, « Situation et histoire des Bamun, notes à propos de la collection des dessins bamun du musée d'ethnographie de Genève », *Bulletin annuel*, 20, p. 117-139.
- Schmitt A.**, 1963, *Die Bamum-schrift, band III : Urkunden*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Schmitt A.**, 1966, « Ein plan der Stadt Fumban, gezeichnet und beschriftet von einem Bamum-Mann », *Anthropos*, 61, p. 529-543.
- Struck B.**, 1908, « König Ndschoya von Bamum als topograph », *Globus*, 94
- Tardits C.**, 1980, *Le royaume Bamoun*, Paris, Armand Colin.



Figure 1 : Carte des Grassfields (Ouest et Nord-Ouest Cameroun).



Figure 2 : Portrait du roi Njoya, Anna Wuhrmann 1911-1915, fonds photographique J.R. Brutsch, © Défap-service protestant de mission.



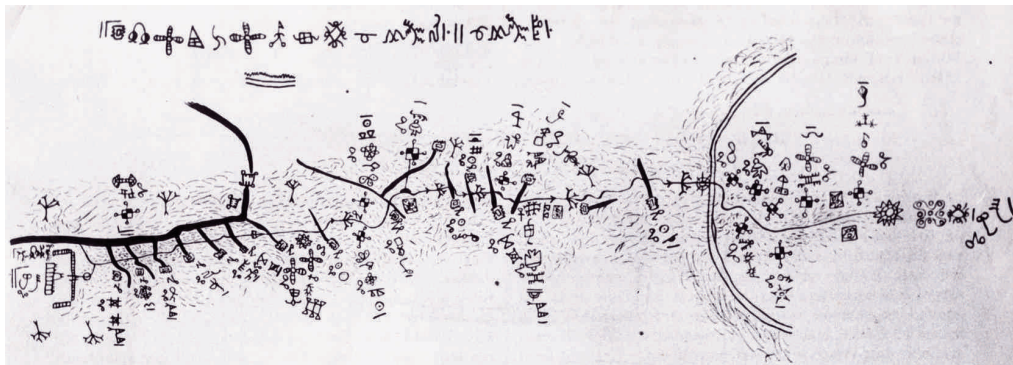


Abb. 2. Ndschoyas Wegeaufnahme von der Farm nach der Stadt. (1/11 des Originals.)

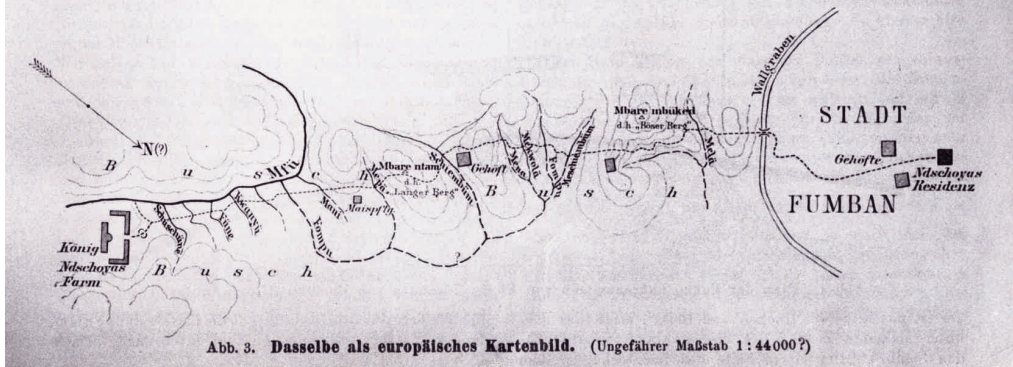


Abb. 3. Dasselbe als europäisches Kartenbild. (Ungefährer Maßstab 1:44000?)

Figure 3 : Reproduction de plans de Njoya (tiré de Struck B., « König Ndschoya von Bamum als topograph » Globus 94 (1908), cliché n.d., © Défap-service protestant de mission.

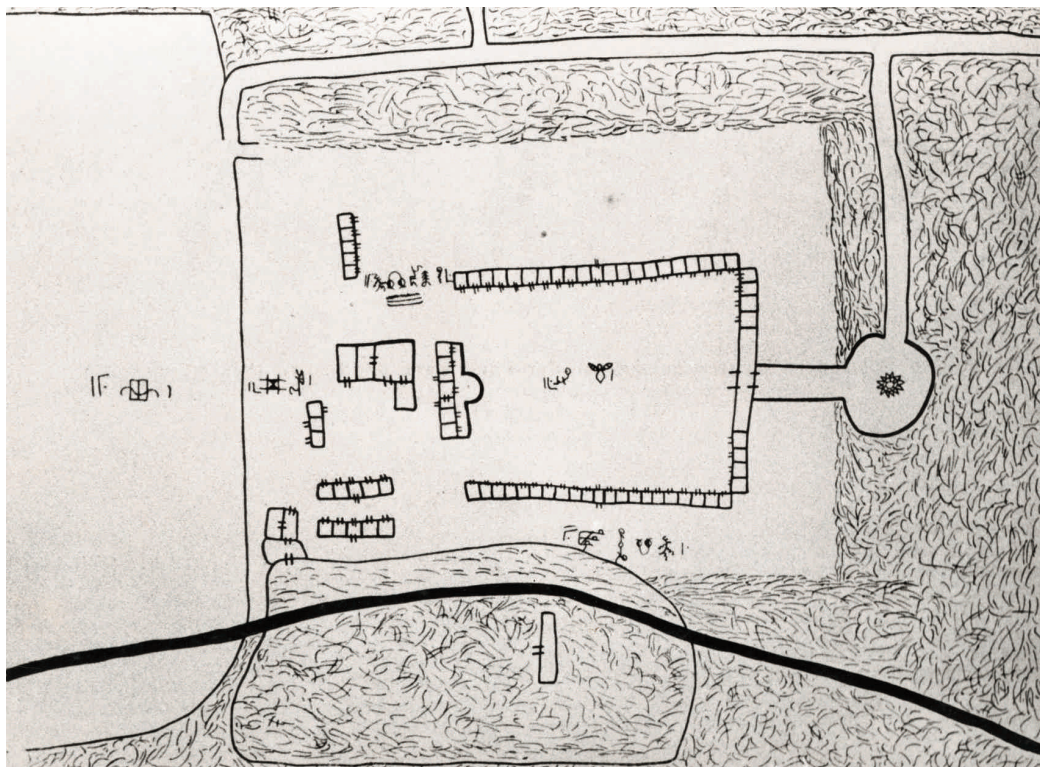


Figure 4 : Reproduction du plan dessiné de la ferme du roi Njoya, fonds photographique J.R. Brutsch, © Défap-service protestant de mission.



Figure 5 : Ibrahim Njoya, Anna Wuhrmann 1911-1915, fonds photographique J.R. Brutsch, © Défap-service protestant de mission.



Figure 6 : Plan de la ville de Fomban. Musée d'ethnographie, Genève, don Mme Frommel 1950, ETHAF 023023 © Musée d'ethnographie de Genève (MEG). Photographie de Johnathan Watts (orientation modifiée)





Figure 7 : Carte du royaume Bamoun, « commandée sur ordre du sultan Njoya aux alentours de 1920 », réalisée par I. Njoya, L. 930 mm, l. 875 mm (Musée d'ethnographie, Genève, don du pasteur Rusillon). © Musée d'ethnographie de Genève (MEG). Photographie de Johnathan Watts.



Figure 8 : « Le Sultan N'Joya dans son cabinet de travail » (Frédéric Gardmer, date de prise de vue, 1917.05.25, Fonds guerre 1914-1918, le Cameroun 1915-1918. Populations indigènes) AP62T121311, Ministère de la Culture (France) - Médiathèque de l'architecture et du patrimoine - diffusion RMN.